

OPÉRA THEÂTRE
◆ SAINT-ÉTIENNE ◆

14/15



**MEDINA
VERIKA**
CIE NOMADE IN FRANCE

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

ville de **Saint-Étienne**

Dossier réalisé par la Compagnie Nomade In France

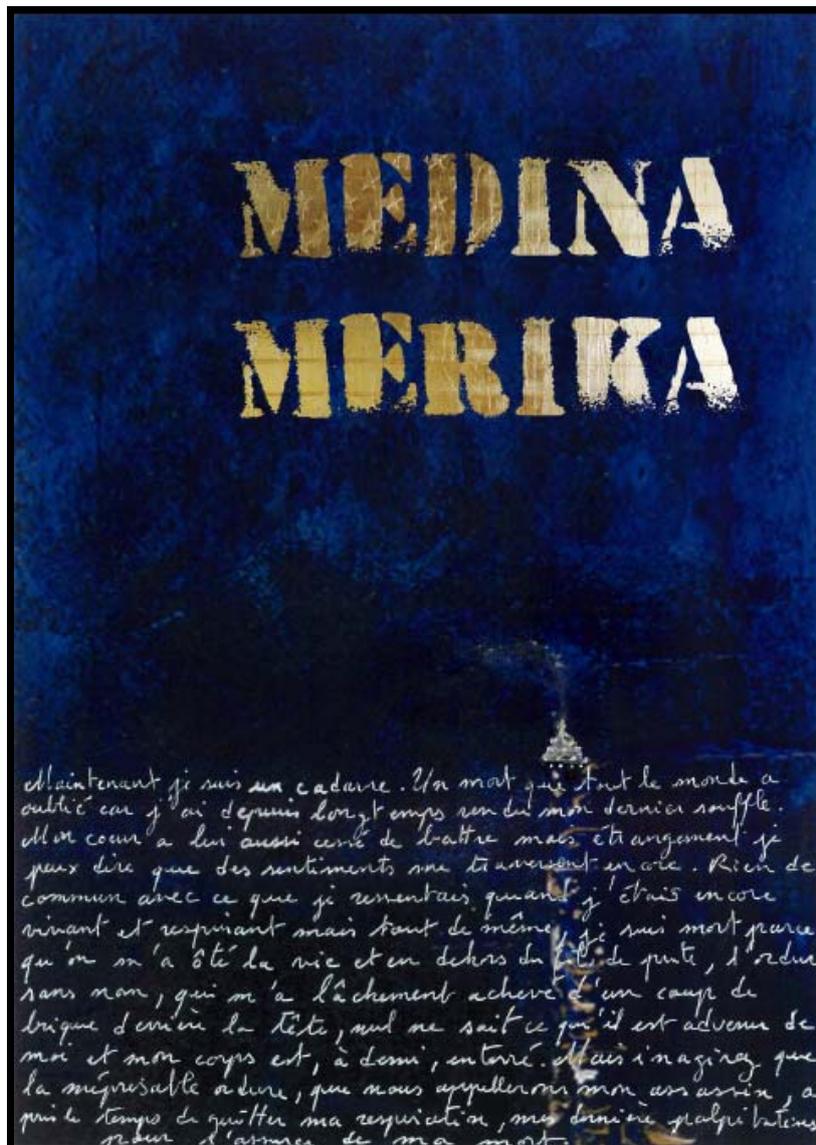
Contributions de l'équipe de l'Opéra Théâtre de Saint-Étienne
Sous la direction d'Oumama Rayan
Rédaction des textes Agnès Garrel, Clarisse Giroud
Suivi de fabrication Aurélie Souillet

Document disponible en téléchargement sur
www.operatheatredesaintetienne.fr

Contact **Clarisse Giroud**
Chargée de la médiation et de l'action culturelle
☎ 4 77 47 83 34
clarisse.giroud@saint-etienne.fr

LA COMPAGNIE NOMADE IN FRANCE

PRÉSENTE



THÉÂTRE MUSICAL

ÉCRITURE ET MISE EN SCÈNE

Abdelwaheb Sefsaf

Spectacle tout public à partir de 13 ans

Durée 1h35

SOMMAIRE

Distribution : Page 3

Présentation : Page 4

Note d'intention : Page 8

Le projet artistique : Page 9

Quelques repères historiques et contextuels : Page 10

Extraits : Page 11

Pistes pédagogiques : Page 15

La Cie Nomade in France : Page 17

Biographies : Page 17

DISTRIBUTION

Écriture et mise en scène : Abdelwaheb Sefsaf

Librement inspiré de l'œuvre d'Orhan Pamuk, *Mon Nom est rouge*

Direction musicale : Georges Baux

Collaboration à la mise en scène et dramaturgie : Marion Guerrero

Scénographie : Pierre Heydorff

Conseillère costume : Ouria Dahmani-Khouhli et les ateliers de la Comédie de Saint Etienne

Vidéo : Samir Hadjazi

Son : Titou Victor

Lumière : Fabienne Flouzat

Avec :

Marion Guerrero : comédienne, chanteuse

Toma Roche : comédien, slameur, chanteur

Abdelwaheb Sefsaf : comédien, chanteur

Georges Baux : guitares, orgue

Claude Gomez : programmations électroniques, accordéon, piano

Administration : Souad Sanaa

Diffusion : Fatiha Zeghdalou

Production Cie Nomade in France

Coproduction Le Train Théâtre de Portes lès Valence, La Ville du Chambon-Feugerolles, Garance, Scène Nationale de Cavailon et Le Théâtre de Roanne. Réalisé avec le soutien de la Comédie de Saint Etienne et de la SPEDIDAM.

La Compagnie Nomade in France est soutenue par la Région Rhône-Alpes, la DRAC Rhône-Alpes et le département de la Loire.



PRÉSENTATION

« L'artiste doit témoigner que les contraires peuvent se rencontrer » Abdelwaheb Sefsaf

ENTRETIEN AVEC ABDELWAHEB SEFSAF

C. G. / A.G. – Abdel, pouvez-vous nous expliquer le titre de votre création, *Médina Mérika* ?

A. S. - : « Médina », c'est le lieu du rassemblement, de l'échange et du frottement contre l'altérité. Qu'elle soit à Bagdad, Beyrouth ou Alger, c'est un même monde, fragmenté, creuset de la modernité comme carcan de la tradition.

« Mérika », c'est la référence à l'Occident, et au rapport très ambivalent que l'Orient peut avoir avec lui : fascination et détestation à la fois. L'Amérique est l'endroit rêvé au sens symbolique, mais s'il reste un idéal de liberté, paradoxalement on déteste aussi la décadence qu'il représente.

C. G. / A.G. – Comment est née cette œuvre ?

A. S. - À l'origine, c'est le choc de la lecture des premiers mots du roman *Mon Nom est Rouge* de l'auteur turc Orhan Pamuk : « Maintenant, je suis mon cadavre. », phrase liminaire de notre pièce. Ce roman m'a beaucoup marqué. Le monologue initial est en particulier assez fidèle au texte. J'ai conservé également le caractère polyphonique de l'œuvre, ainsi que le personnage du Chien. Il y a aussi Le Mort, premier personnage à prendre la parole.

C. G. / A.G. – Peut-on parler d'adaptation ? de transposition ?

A. S. – Je me suis largement inspiré du roman de Pamuk, mais l'œuvre ensuite a pris son autonomie. J'ai transposé dans le monde contemporain l'histoire de ce miniaturiste ottoman de la fin du XVI^{ème} siècle qui a fait entrer dans ses œuvres la perspective développée lors de la Renaissance italienne. J'ai choisi de faire d'Ali un cinéaste talentueux et épris de modernité, fasciné par le cinéma américain en particulier.

C. G. / A.G. – En quelques mots, quel est l'argument de cette pièce ?

A. S. - Ali est ainsi un jeune réalisateur, fou de cinéma américain, qui vit au cœur d'une médina de la sphère arabo-musulmane. Ses goûts artistiques et sa passion ne sont pas compris de tous et il est retrouvé mort au fond d'un puits. Son épouse, Lila, est démunie face à cette disparition et rencontre de grandes difficultés, ne serait-ce que pour lancer les recherches. Un personnage atypique, le chien, traverse cette histoire. C'est lui qui retrouve le corps et de ce fait, permet de dévoiler qui est l'assassin.

L'assassin ? c'est l'ami Ibrahim, dit Le Borgne, qui revendique et justifie son acte. En toute sincérité, il l'a tué pour lui éviter de se perdre.

C. G. / A.G. – Comment fait-on parler un Mort ? un Chien ?

A. S. – Il y a un traitement sonore dans les deux cas. Pour le Mort au fond de son puits, un simple cercle de lumière représente le lieu. L'humidité, mais aussi l'irréalité de ce lieu sont rendues par la musique, électronique, qui crée une atmosphère étrange. Pour le Chien, en plus du costume, "tout en poil", le micro-boule employé lui fait comme un museau. La gestuelle est très singulière aussi. Et il a un côté "mauvais garçon", renforcé par des références au hip hop. Cela permet de provoquer un décalage, de changer de code.

C. G. / A.G. – Est-ce une pratique habituelle d'écrire le texte que vous allez monter ensuite ?

A. S. - Avec *Médina Mérika*, c'est la première fois que je monte un texte que j'ai écrit moi-même. Le choix d'adapter (très librement) l'œuvre de Pamuk au théâtre, au lieu de traiter du même sujet à travers le prisme d'une œuvre classique, c'est pour créer quelque chose qu'on n'a pas entendu ailleurs, à l'image de la musique de *Médina Mérika*. La rencontre entre Orient et Occident est selon moi un spectre encore trop inexpérimenté en musique. Et *Médina Mérika* est aussi l'occasion d'investir au théâtre ma réalité de franco-algérien, pour laquelle il y a beaucoup de choses à dire.

C. G. / A.G. – Il y a par conséquent une certaine actualité dans ce propos*.

A. S. - Oui, il est certain que les printemps arabes sont sous-jacents, et toutes les questions qui ont secoué le monde arabe très récemment. La décapitation d'Hervé Gourdel est une souffrance. De 1991 à 2001, il y a eu 300 000 morts en Algérie. Mais depuis 2001, tout allait mieux. C'est le retour de la barbarie. Ibrahim est un musulman qui tue un autre musulman. C'est la réalité de l'intérieur. Et la solution doit venir de l'intérieur. J'avais le désir de parler de "ça".

(* Cet entretien a eu lieu en décembre, avant les événements de Charlie Hebdo, par conséquent. Mais il a pris une résonance encore plus actuelle depuis.)

C. G. / A.G. – Pour en venir à la forme, qu'en est-il de la scénographie ?

A. S. - Au niveau de la scénographie, l'écran joue un rôle important, comme il a joué un rôle important durant les printemps arabes. Il se situe au centre de la scène. On peut y voir des passages de films qu'aurait réalisés Ali. Les musiciens sont installés de part et d'autre, et laissent ainsi place au théâtre, au centre. L'aire de jeu est comme un ring. Une joute.

Nous avons ainsi une machine à jouer. Et une contrainte, la couleur rouge, celle d'un cœur battant, ou du sang versé.



C. G. / A.G. – et pour les costumes ?

A. S. – Ce sont des costumes contemporains. Pour le Chien, il est "tout de poil" et il y a aussi un traitement sonore particulier.

C. G. / A.G. – Le sujet est grave. Devons-nous nous attendre à assister à une tragédie ?

A. S. – Non. Je refuse le pathos. La distance est toujours nécessaire, et par conséquent, l'humour est présent. C'est toujours l'humour qui permet de survivre dans les pires situations, et *Médina Mérika* l'illustre bien. Le personnage du Chien notamment amène de la légèreté, de l'humour et du décalage dans ce spectacle où l'on bascule entre faits divers et tragédie, mais en créant toujours un rapport distancié par rapport à la mort.



C. G. / A.G. – Vos créations mêlent toujours théâtre et musique. Quelle forme a prise *Médina Mérika* ?

A. S. - Le spectacle mêle chansons et monologues et recherche une proportion équilibrée entre musique et texte. Neuf chansons et un morceau instrumental traversent ainsi le texte et en proposent le contrepoint. Elles sont des tableaux, le décor ; elles permettent de contextualiser.

C. G. / A.G. – Que pouvez-vous nous dire de la musique à proprement parler ?

A. S. – C'est du bric et du broc oriental sur fond de loops électro. La musique dans *Médina Mérika* raconte elle aussi la rencontre entre Orient et Occident; elle est écrite sur structure électronique mais comprend également des instruments traditionnels : au rythme implacable, systématique, et à la froideur moderne des ossatures électroniques viennent se superposer les sons d'instruments qui nécessitent d'être ré-accordés sur scène. Ordre et désordre dialoguent alors, porteurs chacun d'une vision du monde différente.

C. G. / A.G. – Qu'est-ce qui déclenche le désir de composer ?

A. S. - En musique, tu composes parce que tu veux entendre quelque chose que tu n'entends pas ailleurs. Tu crées pour faire entendre ta singularité. Ici, c'est la fusion musicale entre la tradition orientale et la modernité occidentale. Cette bipolarité. Pour le théâtre, c'est la même chose.

Entretien réalisé en décembre 2014 par Clarisse Giroud et Agnès Garrel

RÉCAPITULATIF DES PERSONNAGES

- Ali, dit Le Mort, jeune réalisateur souhaitant insuffler un courant de modernité au cinéma arabe
- Ibrahim, dit Le Borgne, ami et assassin d'Ali, jeune réalisateur également
- Lila, dit La Femme, épouse d'Ali
- Le Chien (appartient au Borgne)

Les personnages dans *Médina Mérika* d'Ali, Ibrahim et Lila sont des personnages archétypes.

Le chien, lui, représente un personnage transversal. Animal détesté en Orient, contrairement au chat, il devient involontairement le héros de l'histoire lorsqu'il retrouve le corps d'Ali.

D'autres personnages gravitent autour des personnages principaux qu'on retrouve sur scène :

- Le maître, auprès duquel Ali et Ibrahim ont appris la technique cinématographique, qu'il a lui-même apprise en France. Il reconnaît le génie d'Ali et désapprouve l'acte d'Ibrahim, alors que ce dernier s'estime garant de la tradition et de la moralité
- Le prédicateur
- Mali « chat », Mangeuse de chat, voisine de Lila, qui colporte la rumeur du quartier selon laquelle Ali serait partie avec une autre
- L'agent de la morgue qui apporte le corps d'Ali chez Lila pour lui permettre de procéder à la toilette rituelle
- Le policier, qui informe Lila qu'Ali a été retrouvé au fond d'un puits et qu'il a été assassiné par Ibrahim
- La vieille Khadidja, qui va remettre le corps d'Ali en état, procéder à la toilette du mort et permettre à ses enfants de lui adresser un dernier au revoir

NOTE D'INTENTION

Médina Mérïka, c'est l'histoire d'un rêve américain depuis la médina, sur fond de printemps arabe à la dérive.

Une Amérique générique, symbole de l'Occident tout entier, à la fois « quête » et pire ennemi. Un symbole de liberté autant que d'impérialisme, de modernité autant que de déchéance, tout à la fois possible et impossible.

La médina, c'est celle qui emprunte aux personnages de *Dallas* les noms de ses tissus orientaux pour en rehausser le prestige. Tissus « Sue Ellen » ou « Pamela » pour déclencher l'achat compulsif chez la ménagère voilée de moins de 50 ans.

Un « Made in América » revu et corrigé à la sauce « Médina Mérïka ». Quelle Médina ? Toutes les médinas. « Médina » en arabe c'est la ville. Un nom souvent utilisé pour baptiser les nouveaux quartiers commerçants où se trouve généralement le souk. Carrefour commercial mais aussi carrefour d'idées mêlant zones d'échanges et de changes plus ou moins légaux. Lieux de rencontres et de convoitise. Labyrinthe bouillonnant où les richesses du monde s'étalent sans fin. La médina est souvent « Jdida » (nouvelle). Même si les « M'dina Jdida », villes nouvelles, sont bien souvent, dans l'Orient qui va du Maghreb au Moyen-Orient, les endroits les plus crasseux, les plus encombrés, les plus chahutés et les plus saturés. Certes, on trouvera quelques « taxi-phone », des téléphones portables dernière génération made in China, des écrans plats, des démodulateurs, des paraboles, des ordinateurs...tout ce que le monde moderne compte de technologie, au milieu du poisson « frais », des salades, du tissu « Pamela » et des épices « Raz el Hanut ». Tout en version originale ou plus souvent « Taiwané » autrement dit contrefait, vendu au « Trabendo », c'est-à-dire au marché noir. Autant dire que si tout cela ne participe pas vraiment au redressement de la courbe de croissance des pays arabes, cela participe au moins à une véritable culture du Made in Médina ou plutôt « Médina Mérïka ».

Enfin, la Médina, c'est bien sûr un symbole. Un symbole de l'Orient bien entendu, celui des touristes et des mille et une nuits. C'est l'Orient où l'on se perd par pur romantisme ou esprit d'aventure sans craindre de mauvaises rencontres, en fantasmant même parfois sur une belle Shéhérazade élevée au petit lait de la femme soumise mais sachant cacher, sous son voile intégral, ses formes superbes et généreuses glissées dans de sensuels dessous de chez Chanel dont on se demande bien où elle les aurait trouvés. Mais la femme arabe a ses secrets bien souvent cachés au fond d'une médina. C'est aussi le lieu de toutes les frustrations, et de toutes les exaltations. Le lieu des échanges et du repli. L'alpha et l'oméga de la société arabe.

Le spectacle *Médina Mérïka* est une tentative d'établir un état des lieux sans concession, sans complaisance et dépouillé de tout romantisme. Un face à face, un *mano a mano* entre Orient et Occident, pour imaginer et recenser ce qui nous sépare pour mieux inventer ce qui nous unit.

C'est aussi la poursuite d'un chemin entrepris avec Dezoriental et poursuivi avec le Fantasia Orchestra. Une fusion entre la pop décalée du Fantasia et la World de Dezoriental. Onirisme et intelligence d'écriture sur des textes en français et en arabe, pour permettre la fusion en même temps que la mise en perspective de deux mondes.

Ce flirt réussi fait s'entremêler des genres aussi opposés que complémentaires, pour tenter une aventure électro rock ethnique. Concrètement, du bric et du broc oriental sur fond de « loop électro ».

Enfin, *Médina Mérïka*, c'est la rencontre de deux artistes, Georges Baux et Abdelwaheb Sefsaf, apparemment opposés par leur naissance mais qui sont finalement les deux faces d'un même personnage. Leurs compositions semblent être toujours à la confluence d'un nord et d'un sud, comme une synthèse de leurs deux personnalités.

Docteur Baux, issu de la bourgeoisie toulousaine et musicien chevronné : c'est un peu « l'Amérique ».

Mister Sefsaf, Stéphanois, fils d'immigrés algériens, comédien de formation et autodidacte du chant : c'est franchement la Médina.

Leur rencontre artistique c'est aussi un peu « l'impossible devenu possible ».

LE PROJET ARTISTIQUE

« *C'est l'histoire d'un rêve américain depuis la médina sur fond de printemps arabe à la dérive* ». Ou plus simplement, une réflexion iconoclaste sur le printemps arabe et ses multiples réalités à travers le prisme de cinq personnages symboliques, le mort, le borgne, la femme, le chien, le prophète.

Autour de cet axe, notre projet est de construire un spectacle de théâtre musical où la musique initie autant que le texte. Où la musique ouvre et ferme, où elle draine, où elle porte, où elle transcende, où elle apparaît et disparaît, où elle permet l'invisible. Le théâtre, quant à lui, permettra tous les fantasmes de formes et d'expressions. Il permettra le texte ou le non texte, la musique, la gestuelle, la vidéo. Il pourra même se permettre comme la musique, le silence.

Sur scène nous souhaitons une évocation des dédales de la médina entre réalité et abstraction. Pour cela, la scénographie privilégiera le dépouillement plutôt que la profusion. Le vide plutôt que le plein. La vidéo et la lumière permettront la profondeur et l'abstraction temporelle. Nous ne souhaitons pas, en effet, figer le récit dans le temps. La pauvreté se lit par l'absence même de richesse. Rien ici pour croire qu'une attache est possible. Les protagonistes sont des candidats potentiels à l'exil depuis un monde qui leur appartient en totalité, autant par ses codes, ses humeurs, ses soubresauts, que par sa poésie ou sa violence.

Le spectacle commence sur le silence d'un port et sa lumière industrielle. Dans une rumeur lointaine retentit un appel à la prière, amplifié et déformé par les mégaphones surpuissants, il est suivi par d'autres plus lointains. Pour le reste, un silence habituel rythmé par le clapotis des vagues.

Georges face à son piano, semble vouloir changer de décor. Élément par élément, méthodiquement, presque chirurgicalement, il cale une boucle puis une autre puis une autre. Il superpose les leitmotifs électroniques. Puis quelques instruments, mandole ou banjoline, presque involontairement, complètent, et ajustent le décor. Du bric et du broc oriental sur fond de loops électro.

Le récit se construit, de fragments en fragments, tableaux après tableaux, comme des polaroids animés retraçant les lignes d'un jeu de l'oie au contour méditerranéen. La réalité se fait trouble à mesure qu'elle se fait jour. Le concert théâtral évolue, tantôt monologue, tantôt chanson, tantôt chorégraphie au milieu d'un décor dépouillé animé par le son et la vidéo. L'Orient se dessine désabusé, comme une vieille danseuse fatiguée et incapable d'envoûter un Occident inquiet et frénétique, trop épris de modernité. La Médina est multiple et elle est une. Elle se construit à l'image de notre spectacle comme une seule entité fragmentée.

QUELQUES REPÈRES HISTORIQUES ET CONTEXTUELS

Si on observe au XIX^e un engouement pour l'Orient musulman, caractéristique du courant orientaliste, le XX^e siècle sera quant à lui celui de l'enthousiasme pour la civilisation islamique. À la même époque, de l'autre côté de la Méditerranée, s'opère une fascination réciproque pour l'Occident. Cette double fascination trouvera dans l'art un terrain particulièrement propice. Si Baudelaire conçoit la modernité comme le « fugitif, le transitoire, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable », la définition orientale de cette notion fluctuante tient en un mot : Occident. Le vaste mouvement de réforme (Tanzimat) qui prend sa source dans l'empire ottoman du début du XIX^e siècle se définit en référence à l'Europe, qui est autant une rivale qu'un modèle à suivre. Rivalité parfaitement illustrée dans le roman d'Orhan Pamuk : *Mon nom est rouge*.

Ainsi, cette idée d'associer modernité et Occident n'est pas uniquement portée par l'Europe. Mais elle est aussi véhiculée avec l'idée que la modernité fluctue, hésite et s'égaré parfois. Alors l'Orient resterait un socle immuable et stable dans ses valeurs. On trouve certainement là les racines du printemps arabe dans sa tentative d'inverser ou de fusionner ces codes. Tentative parfois avortée de l'intérieur par les partisans de l'immuable. La notion de progrès nécessaire, qui devient le mot d'ordre des sultans ottomans, est le corollaire de celle de « retard » à rattraper face à l'Occident.

Dans le registre de l'art, cette aspiration se traduit par la volonté d'acquérir des procédés picturaux auprès des maîtres occidentaux, en fondant des musées et des écoles de l'art à Istanbul en 1883 et au Caire en 1908. Plus encore, la priorité accordée à l'art est perçue elle-même comme un signe de modernité à côté de l'acquisition des techniques et des sciences. Une société qui n'encouragerait pas la production artistique serait désormais perçue comme archaïque. Dans cette optique de référence à l'Europe, la notion de *mimesis* représente alors pour un œil oriental la modernité face à la stylisation qui serait inhérente à l'art islamique. Plus tard, si l'enseignement artistique mis en place par les Occidentaux dans les colonies ne s'adresse que marginalement aux indigènes, jugés indignes des beaux-arts et relégués à l'apprentissage artisanal, il arrive parfois que la peinture orientaliste rencontre, voire découvre, des « artistes locaux ». Citons l'Algérien Mohammed Racim (1896-1975) connu notamment pour ses illustrations des *Mille et une nuits*, le marocain Mohammed Ben Ali Rbati (1861-1939) considéré comme le premier artiste marocain moderne, ou encore le Tunisien Yahia Turki (1903-1969).

Les artistes situés de l'autre côté de la Méditerranée s'approprient le style de l'art occidental, jusqu'à intérioriser une forme d'orientalisme qui passe par la reproduction d'un regard occidental sur soi. Plutôt que de peindre des scènes de la vie moderne, ils reprennent la plupart du temps des motifs qui figent l'Orient dans une image d'Épinal : femmes voilées, hommes au narguilé, scènes champêtres.... Tous les clichés de l'orientalisme sont là, à l'exception des scènes de harem, qui demeurent la chasse gardée des Occidentaux.

Paradoxalement, dans le même temps, en Europe, les artistes remettent en question la figuration pour aller vers une abstraction dont ils trouvent dans l'art islamique une des principales sources d'inspiration. À l'aube du XX^e siècle, on assiste ainsi à une sorte de chassé-croisé entre deux acteurs qui s'empruntent réciproquement des références sans vraiment se rencontrer.

EXTRAITS

1) Extraits du monologue « On m'appellera le mort »

Maintenant je suis mon cadavre. Un mort que tout le monde a oublié car j'ai depuis longtemps rendu mon dernier souffle. Mon cœur a lui aussi cessé de battre mais étrangement je peux dire que des sentiments me traversent encore. Rien de commun avec ce que je ressentais quand j'étais encore vivant et respirant mais tout de même. Je suis mort parce qu'on m'a ôté la vie et en dehors du fils de pute, l'ordure sans nom, qui m'a lâchement achevé d'un coup de brique derrière la tête, nul ne sait ce qu'il est advenu de moi et mon corps est, à demi, enterré. Mais imaginez que la méprisable ordure, que nous appellerons mon assassin, a pris le temps de guetter ma respiration, mes dernières palpitations, pour s'assurer de ma mort. Puis, afin de s'en assurer tout à fait, il n'a pas hésité ce chien galeux, que nous appellerons mon assassin, à me donner un coup de pied en plein dans les côtes puis dans la tête pour tester mes ultimes réflexes de vie. Hélas, il avait porté un coup si fort que mon crâne s'était brisé et qu'un morceau de ma cervelle glissait laborieusement sur ma tonsure. Puis il m'a jeté dans son coffre pour me mener je ne sais où. Ma main gauche, je suis gaucher, était restée légèrement coincée sur la bordure de son coffre quand il l'a violemment fermé occasionnant la perte de quatre doigts. Je sais que je n'en aurai plus beaucoup l'utilité mais tout de même, quand on a été gaucher toute sa vie, même mort je reconnais que ça fait chier de se voir amputer de quatre doigts. Puis il m'a jeté au fond d'un trou. Ma tête, déjà brisée par la brique, s'est littéralement fracassée. Mon visage, mon front, mon nez tout s'est écrasé dans un bruit de craquement d'os à peine supportable. Mes os se sont brisés et du sang s'est mis à couler de mes oreilles et de ma bouche. Voilà une semaine entière maintenant que je ne suis pas rentré chez moi. Ma femme, mes enfants, mes parents, me cherchent sûrement. On doit spéculer sur mon absence. On doit tout imaginer. r.ar mère n'a probablement plus de larme à pleurer et j'imagine mon père, muet dans le salon, accomplissant imperturbablement ses prières à l'heure exacte le visage tourné vers la Mecque attendant une nouvelle qui viendrait le rassurer. A chaque bruit dans l'entrée qui mène au patio, je les imagine espérer mon retour ou même la venue d'un messager de bon augure.

Il m'arrive parfois, depuis la mort où je me trouve, de me demander si vraiment ils m'attendent. Si vraiment leur douleur est grande. Ma femme est-elle inconsolable ? Les seuls pour lesquels je ne doute pas, ce sont mes enfants chéris. Je sais que pour eux, aucune consolation n'est possible.

[...]

Alors, que l'on retrouve mon cadavre, qu'on récite le saint Coran sur lui, qu'on l'enveloppe dans un linceul blanc et qu'on m'enterre dans une terre douce et chaude. Mais par dessus tout, que l'on retrouve mon assassin, qu'on lui fasse subir les pires châtements. Que les bourreaux l'attachent à un pieu et lui arrachent les membres. Que l'on brûle ses orteils les uns après les autres, qu'on lui arrache son scalp à la manière indienne et qu'on le laisse pourrir au soleil. Qu'il recrache les couilles que ma femme lui aura fait bouffer et qu'on les assaisonne avec ses tripes pour les lui fourrer dans le cul. Qu'on le retrouve ce fils de pute, que l'on appellera mon assassin, qui m'inspire une haine comme jamais je n'en ai ressenti et je vous jure que je vous dirai tout ce vous voulez entendre. Qui est-il, ce meurtrier ? Pourquoi m'a-t-il tué ? Cette question, je vous l'avoue, me ronge et j'apprécierais que l'on attende pas que les asticots en aient fini avec ma chair avant d'y répondre.

[...]

Mais s'il vous fallait une piste pour explorer dans la bonne direction le monde étrange des tueurs qui peuplent nos bas-fonds. Laissez-moi vous dire qu'il se cache certainement derrière mon assassinat un complot contre notre vision du monde, nos coutumes et notre religion. J'ai toujours écouté avec émotion les prêches de notre mosquée et j'ai toujours suivi autant qu'un pauvre homme puisse le faire, la sunna de notre respecté prophète, la paix et le salut de Dieu soient sur lui. J'ai toujours œuvré à éclairer notre mode vie par l'engagement qui était le mien à élever cet art auquel j'ai consacré ma vie dans le simple espoir de perpétuer l'œuvre des grands maîtres qui nous ont précédés. Alors ouvrez les yeux et tâchez de savoir pourquoi les ennemis de l'islam et de la vie telle que nous la vivons et que nous la concevons m'ont fait la peau. Tâchez de savoir comment il pourrait en venir à vous faire la peau, à vous aussi, si vous n'y prenez garde. Ce qui nous arrive, mes frères, le grand Orson Welles lui-même, ne saurait le représenter dans un film. Mais comme on a parfois mal interprété le Saint Coran, que l'on aille pas mal interpréter mes paroles. J'ai dit et je redis donc

qu'un complot se cache certainement derrière mon assassinat car j'ai entendu de la bouche de mon assassin une phrase qui ne laisse aucun de doute quant à la motivation de son geste. « Ainsi toi et les tiens vous cesserez de déverser votre poison » Toi et les tiens, autrement dit, vous. J'aurais pu dire « nous », mais je suis déjà mort. Alors avant que vous ne finissiez vous-mêmes au fond d'une fosse, ouvrez l'œil et le bon. Quant à moi, je n'ai plus qu'à espérer que peut-être, si je pourris suffisamment, on me retrouvera, à l'odeur.

2) Chanson « Beirut »

*Elle n'est pas la plus belle des cités.
Elle n'est pas non plus la plus riche d'entre les villes Beirut
Son ciel n'est pas d'étoiles mais de feu
Ses enfants sans enfance ont rangé les jouets dans les placards pour en sortir les fantômes.
Ses femmes sans plaisir caressent la terre brûlée et rêvent aux oliviers, aux orangers déracinés.
Ses vieillards sans vieillissement ont le regard transparent, vide et profond comme un abîme de douleur.
Ses hommes ne sont que de passage entre enfance et vieillesse car là-bas on ne vieillit pas, on meurt de solitude
parfois, de tristesse souvent.
Mais elle est la plus belle Beirut
Parce qu'elle est la plus fière et la plus indomptable Beirut
Jamais conquise, jamais soumise car à Beirut le renoncement n'est pas de mise
Aucune cité n'est plus grande, aucune ville n'est plus laide, aucune conquête n'est plus chère, aucun empire n'est plus
vain, aucun cri n'est plus fort, aucune blessure n'est plus profonde.
Elle est pourtant la plus sereine et la plus fière Beirut
Parce qu'elle est parmi toutes les cités celle qui n'a jamais renoncé.
Au delà de ses morts au delà de ses limites
Affamée, encerclée, bombardée, oubliée
Elle dit non
Et jamais elle ne dira oui.*

3) Extraits du monologue « On m'appellera le Chien »

Comme vous le voyez, mes canines sont tellement longues et pointues qu'elles tiennent à peine dans ma gueule. Je sais, cela me donne une apparence effrayante, mais j'aime ça. Une fois une charcutière s'est permise de dire en voyant mes chicots :

« Oh là là, c'est pas un chien, c'est un sanglier. »

Je lui ai mordu la jambe de si belle façon que j'ai senti, au bout de mes crocs, après le gras de la viande, la dureté du tibia. Pour un chien, il n'y a rien de plus délicieux que d'enfoncer rageusement et féroce­ment ses canines dans la chair d'un imbécile.

Je suis un chien. Bien sûr, vous vous demandez, bêtes que vous êtes, comment il est possible que je me mette à parler. Et pourtant vous ajoutez foi, semble-t-il, à une histoire où les morts parlent. Les chiens parlent pour ceux qui savent entendre.

Il était une fois, il y a bien longtemps, dans une mosquée de la capitale, un prédicateur assez mal léché à peine débarqué de sa province. Puisqu'il vaut mieux lui prêter un autre nom, nous l'appellerons, François...non François c'est pas crédible disons, Mouloud. El Hadj Mouloud ou Mouloud el hadj si vous préférez. Pour le reste, on peut me croire sur parole, c'était un abruti parfait que ce prédicateur. Mais bien qu'il n'eût qu'un petit pois dans la tête, sa langue était, sans conteste, d'une façon prodigieuse. Tous les vendredis, il enflammait littéralement, l'assemblée des croyants, la précipitant dans les larmes, la faisant défaillir puis délirer jusqu'à pâmoison. Et la vue de cette foule en délire lui donna l'idée et le goût non seulement de faire pleurer, mais de faire peur. Sans compter que c'est plus efficace pour faire bouillir la marmite. De là tout un galimatias, des envolées du genre :

« La cause unique de la vie chère, des épidémies et de toute calamité, c'est notre allégeance coupable à des livres qui se réclament faussement de l'islam et l'oubli de l'islam du temps de notre saint prophète... »

Hadj Mouloud aurait alors, paraît-il, perdu toute contenance, et vous, Croyants, devez savoir ce qu'il a osé dire, la bave au bord des lèvres :

« Boire du café est impur, et si notre prophète n'en buvait pas, c'est parce qu'il savait que c'est un hochet dans les mains du diable, un excitant du cerveau qui perfore l'estomac, cause des hernies et rend stérile ; les maisons où l'on en boit, qui prolifèrent aujourd'hui pour régaler jouisseurs et riches voluptueux dans l'intempérance et la fornication, devraient être fermées. Les pauvres gens, n'ont pas plus tôt gagné trois fifrelins qu'ils s'en vont les boire en café qui tourne la tête et leur fait prendre des vessies pour des lanternes. Et suivre ces gens, c'est être un chien. »

Avec votre permission, je souhaite répondre à cette dernière invective. Vous n'êtes pas sans savoir que ces imams et autres marchands de prê­che ne nous portent pas dans leur cœur, nous les chiens. À mon avis cela remonte à l'anecdote de notre prophète tranchant le pan de son habit pour ne pas réveiller un chat qui dormait dessus. En rappelant sa délicatesse à l'égard des chats, plutôt qu'envers nous les chiens, on veut accréditer son hostilité envers nous. Le résultat de cette glose, aussi fallacieuse que malveillante, c'est qu'on nous interdit l'accès aux mosquées. Mais la véritable raison de votre mépris à notre égard, se trouve probablement dans le fait que vous ne nous imaginez aucune conscience du monde. Et pour marquer davantage votre dédain vous avez imaginé à notre encontre les expressions les plus désobligeantes.

Fils de chien, vie de chien, temps de chien, mal de chien, caractère de chien, chien fou, chienne lubrique ou plus communément grosse chienne, se dit d'une femme que l'on pourrait tout aussi bien qualifier de grosse cochonne. Mais dans nos contrées où le porc est interdit on lui préférera un sobriquet plus politiquement halal. Parce que nous n'avons pas le droit de vote vous nous croyez dénués de tout sens politique. Pourtant je hais les politiques qui sont les seuls responsables de notre mal de vivre. Ils ne font que diviser, case contre demeure, en usant de leur rhétorique empoisonnée tout juste bonne à vous faire trembler pour mieux vous traire. Et j'ose dire que si l'on nous accordait le droit de vote, à nous les chiens, je serais fier de l'honorer en ne votant pas. [...]

4) Extraits du monologue « On m'appellera le Borgne »

Je m'appelle Ibrahim, même si pour la plupart d'entre vous je resterai le borgne. Je suis marchand, c'est un beau métier. Le prophète, que la paix et le salut de Dieu soient sur lui, était marchand lui aussi. C'est pourquoi mon métier est un bon métier. Je vends et j'achète des droits de diffusion, pour des séries télévisées. Ce n'est pas un commerce ordinaire. Il nécessite une grande expertise alliée à une certaine sensibilité artistique. Le reste n'est qu'affaire de réseau mais je ne vais pas vous ennuyer avec ça. Je travaille aussi pour le cinéma. D'ailleurs, je travaille de plus en plus pour le cinéma. Il faut dire que je suis moi-même réalisateur pour la télévision nationale. Réalisateur et marchand. Cela peut parfois faire bon ménage. Trop d'artistes ne savent pas se vendre

Comme tout le monde semble l'avoir remarqué je suis borgne. Je suis borgne depuis peu et je sens que les gens s'interrogent. Eh bien apprenez que j'ai sacrifié mon œil. Oui, Je l'ai sacrifié sur l'autel de la clairvoyance et je ne regrette rien si ce n'est d'avoir sacrifié l'œil droit plutôt que le gauche. Si la main droite est pure alors que la gauche est impure ainsi que l'enseigne notre religion, on peut supposer qu'il en est de même pour le reste de notre corps. Ainsi, où que je porte mon œil, celui qui me reste, une réalité m'échappe et c'est précisément celle qui se trouve toujours plus à ma droite. Celle que nous chérissons dans notre tradition. Pour autant je vous l'ai dit, je ne regrette rien et s'il le fallait, je recommencerais.

Aujourd'hui, j'ai tué un homme. Un homme que je connaissais bien. Aussi bien que s'il avait été mon propre frère. Je sens parmi vous quelques incrédules. Comment ce pauvre borgne pourrait-il avoir tué un homme ? Comment peut-il être crédible ? Vous vous dites peut être que je n'ai pas franchement une gueule d'assassin. En effet, vous avez toujours imaginé que l'assassin a une gueule comme le coiffeur en a une, comme l'institutrice en a une ou comme l'abruti en a une. Une bonne tête d'assassin qui pèse lourd au fond d'un panier. Il paraît d'ailleurs que c'est à cela que les bourreaux se sont toujours forgé leur conviction intime.

[...]

Ma victime est un cinéaste reconnu et aimé des jeunes générations. Il a, c'est vrai, développé un style assez pur et un grand talent pour l'image. Notre jeunesse trouve dans son cinéma un véritable réconfort. Une bouffée d'oxygène. Ils se sentent compris et aimés. Il sait les délivrer de l'angoisse d'être de la mauvaise graine élevée dans le fantasme des démocraties occidentales. Les jeunes sont idéalistes et on ne peut pas leur en vouloir. Les seuls coupables sont ceux qui entretiennent cette illusion que la modernité élève l'homme.

Comme je vous l'ai dit, je suis moi aussi cinéaste. J'ai toujours respecté l'enseignement traditionnel, j'ai appris mieux que personne sans jamais remettre en question. Ali, lui, ne cessait de fouler aux pieds notre enseignement en allant toujours là où il lui était interdit d'aller. Mais notre maître semblait ne l'aimer que davantage. Je crois qu'il aimait cette capacité innocente à ignorer les limites. Mais on ne peut pas toujours les ignorer, sous peine d'être rappelé à l'ordre à coups de brique.

Bien sur, on peut trouver mille bonnes raisons d'entrer en rébellion contre le système et pourquoi pas de faire la révolution. Si aisément qu'il se trouve des armées de fous pour défilier sous les balles. La rue arabe est animée de sentiments contradictoires. On voudrait goûter à la liberté mais sans trop s'éloigner du dogme. Nos pays jouent aux apprentis sorcier en allant à l'école de la démocratie. Leçon N° 1, comment renverser un bon dictateur.

PISTES PÉDAGOGIQUES

PISTES POUR LE PLATEAU

1) Travail sur le jeu théâtral

Donner le début des monologues du Mort et du Chien pour que les élèves fassent des propositions sur ces défis théâtraux : comment jouer l'un ou l'autre ? Réflexion sur la force de la convention théâtrale et de la parole. Quelle est l'adresse choisie ?

2) Travail de chœur sur le rythme – entre Occident et Orient

Les mesures à trois et quatre temps sont très courantes en Occident. En Orient, ce sont plutôt les mesures à cinq et sept temps. L'enchaînement des exercices suivants permettra de jouer avec ces différences. Le groupe est séparé en deux, avec les « impairs » et les « pairs »

► Pour commencer :

- Le professeur bat la mesure et compte jusqu'à trois uniquement pour la première mesure. Il bat simplement la mesure ensuite, sans compter.

Le groupe impair doit dès la seconde mesure marcher et occuper l'espace de manière harmonieuse et taper des mains sur le troisième temps.

- Même exercice ensuite avec le groupe pair, qui tape dans les mains sur le quatrième temps.

- Même exercice avec les deux groupes. La première mesure, qui donne le tempo, est de quatre temps. Ensuite, chacun part sur son propre rythme. Tous les douze temps, il doit n'y avoir qu'un clap.

► On conserve exactement les mêmes consignes mais cette fois-ci, sur une mesure de cinq temps, puis de sept temps.

► On remplace pour le groupe impair le clap par une inspiration sonore sur le troisième temps, et pour le groupe pair, une expiration sonore sur le quatrième temps.

► On peut ensuite ajouter un clap sur le premier temps pour le groupe impair et un saut en l'air sur le sixième temps pour le groupe pair... etc.

PISTES POUR LA CLASSE

En Français :

1) La fascination qu'exerce l'Orient au XIX^{ème} siècle est nourrie par les lectures des contes des *Mille et une nuits*. L'Orient décrit ou peint relève souvent davantage du fantasme que de la réalité.

Exemples :

- Gustave Flaubert : *Salammbô*, *Hérodias*

- Victor Hugo : *Les Orientales*

2) Écriture d'invention :

► Imaginez le discours d'Ali aux autres étudiants pour défendre la liberté en art, en particulier celle de s'inspirer d'autres civilisations.

► Imaginez le réquisitoire que pourrait prononcer le Procureur contre Ibrahim, accusé du double meurtre d'Ali et de son maître et plus généralement, contre le fanatisme.

En Histoire des arts :

Du côté de la fascination exercée par l'Occident sur l'Orient : de nombreux réalisateurs sont cités comme modèles par Ali : Orson Welles, Cassavetes, Scorsese, Hal Hartley.

Du côté de la fascination exercée par l'Orient sur l'Occident : la peinture est riche d'exemples au XIXème siècle, avec Delacroix et Ingres en particulier. L'odalisque, le harem, mais aussi les femmes.



Le Bain turc, Ingres, 1862



La grande Odalisque, Ingres, 1814

LA COMPAGNIE NOMADE IN FRANCE

NOMADE DEPUIS L'ORIGINE

Née en 2010 sous l'impulsion d'Abdelwaheb Sefsaf, son directeur artistique, et de Georges Baux, son directeur musical, La Cie Nomade In France est une compagnie qui mêle théâtre et musique avec un engagement artistique en quête de sens et de poésie.

À travers des mises en scène épurées et rythmées, la compagnie imagine un théâtre de chair où la justification de la scène passe essentiellement par la justesse de ses interprètes.

Après le spectacle musical « *Quand m'embrasseras-tu ?* », fruit d'un travail mené en complicité avec la Cie Brozzoni autour des textes de M. Darwich, et un concert théâtral *Fantasia Orchestra*, librement inspiré d'*Othello* de Shakespeare, elle poursuit aujourd'hui son exploration des contours de l'âme humaine avec le spectacle *Médina Mérika*.

BIOGRAPHIES

ABDELWAHEB SEFSAF

Directeur artistique de la Cie Nomade in France
Metteur en scène, auteur, compositeur et interprète



Stéphanois, Abdelwaheb Sefsaf s'est fait connaître sur la scène musicale en tant que leader du groupe Dezoriental (2 albums et près de 400 concerts dans le monde), « coup de coeur de la chanson française » de l'Académie Charles Cros en 2004.

Il mène en parallèle sa carrière de comédien et de metteur en scène. Il travaille avec Jacques Nichet, Claudia Stavisky, Claude Brozzoni, Grégoire Ingold... Et rencontre Georges Baux à l'occasion de la création de *Alceste* de Jacques Nichet. Nominés aux Molières pour la « meilleure composition de spectacle théâtral », ils recevront en 2003 le « Grand Prix du Syndicat de la Critique » pour la musique du spectacle *Casimir et Caroline*.

De 2010 à 2015, il tourne le spectacle *Quand m'embrasseras-tu ?* (Mahmoud Darwich / Claude Brozzoni), dont il compose les musiques avec Georges Baux. En 2011, le spectacle sera l'un des coups de cœur du Festival Off d'Avignon. Avec la Cie Nomade In France, il demeure attaché à l'engagement poétique et musical. Il crée avec son complice Georges Baux le concert théâtral *Fantasia Orchestra* qu'il tourne de 2011 à 2013 et travaille sur l'écriture, la mise en scène et la musique de son prochain spectacle musical *Médina Mérika*.

De 2012 à 2014, il dirige le Théâtre de Roanne.

GEORGES BAUX

Directeur musical de la Cie Nomade in France
Réalisateur, arrangeur, compositeur

Il collabore avec Bernard Lavilliers depuis 1991 mais aussi avec Pierpoljak, Souad Massi, Dezoriental, Les Yeux Noirs, Les Fabulous Troubadours, Christophe, Jehan, Sefsaf, Magyd Cherfi, Femouze T,... Il compose également pour le cinéma et le théâtre, dont :

- *Alceste* d'Euripide en 1993, avec son ami Abdel Sefsaf, où ils obtiennent le « Prix des Etudiants de la ville de Paris »,
- *La Tragédie du Roi* Christophe dans la Cour d'Honneur d'Avignon en 1996,
- *Casimir et Caroline* en 1999 avec Didier Labbé et Abdel Sefsaf, où ils obtiennent le « Grand Prix du Syndicat de la Critique » pour la meilleure musique de Théâtre,
- *Antigone* de Sophocle en 2004 au Théâtre de l'Odéon,
- *Faut pas payer* de Dario Fo (m.e.s. Jacques Nichet) en 2005, etc.



Une carte blanche proposée par Yvon Tranchant à la Scène Nationale de Sète donnera lieu à trois spectacles en 2006/2007 : « Divin Dimey », avec un collectif d'artistes dont Jehan et Loïc Lantoine, « Désoxydant », avec Abdel Sefsaf, et « Chansons phares et mélodies marines », spectacle inédit de Bernard Lavilliers.

De 2010 à 2015 il tourne le spectacle *Quand m'embrasseras-tu ?* (M.Darwich / Claude Brozzoni) dont il compose les musiques avec Abdel Sefsaf. En 2011, le spectacle sera l'un des coups de cœur du Festival Off d'Avignon.

Il crée avec son complice Abdel Sefsaf le concert théâtral *Fantasia Orchestra* qu'il tourne de 2011 à 2013 puis travaille sur la composition du prochain spectacle musical *Médina Mérika...*

MARION GUERRERO

Metteuse en scène et comédienne

Marion Guerrero est diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure d'Art Dramatique de Montpellier et de l'Atelier Volant du Théâtre National de Toulouse, où elle présente, en 1999, sa première mise en scène *Petit(s) rien(s) Cabaret*.

Elle fonde la Cie Tire pas la Nappe avec Marion Aubert et Capucine Ducastelle et met en scène la plupart des textes de Marion Aubert. Elle répond également à des commandes de mise en scène pour différentes compagnies.

Elle est intervenante et membre du jury de l'ENSAD de Montpellier et dans ce cadre met en scène plusieurs pièces avec les élèves de la section professionnelle. Elle est également intervenante de l'Ecole de la Comédie de Saint-Etienne.

Parallèlement à cela, elle mène ses projets de comédienne pour la Cie Tire pas la Nappe et pour des metteurs en scène comme Christophe Rauck, Jean-Claude Fall, Ariel Garcia-Valdès, Jacques Nichet, Frédéric Borie, Jacques Echantillon, Richard Mitou...

TOMA ROCHE

Comédien, slameur, chanteur

Formé à l'école des Enfants Terribles à Paris, il y travaille avec Michel Lopez, Maxime Leroux, Fabrice Eberhard, Jean-Bernard Feitussi.

Il travaille la méthode Meisner avec le coach Eric Viala et suit la formation "Outil Du Chanteur" à La Manufacture Chanson.

Il participe au Festival Jeunes Compagnie et joue sous la direction de Pio Marmai, aux Ateliers Berthier. Il joue avec Deuxième Groupe d'Intervention au Festival In de Chalon dans la rue, Festival In d'Aurillac, et en Pologne.

Il tourne au cinéma avec Rémi Bezançon.

Il travaille régulièrement pour la compagnie Paris Impro lors de matchs d'improvisation théâtrale et de coaching en entreprise.

Il slame dans des lieux tels que le Théâtre du Rond Point, le Salon du Livre de Paris, les Ateliers Berthier, Les Transcévenoles, le Théâtre de Cachan, le Forum du Blanc Mesnil, « Passe ton Bach d'Abord » à Toulouse, le Festival Teyat Zabim en Guadeloupe.

Il travaille avec deux formations musicales en tant que Chanteur – Slameur – Improvisateur :

- Pagaille sextet jazz-rock au son hybride et puissant,
- Toma Roche & The Ladybirds, trio chanson-slam-humour.

CLAUDE GOMEZ

Musicien, improvisateur, créateur, programmeur

Il joue des claviers et traitements sonores (synthétiseur / sampleur / ordinateurs / accordéon).

Pédagogie et Enseignements

Depuis 1986, il enseigne le Piano, la musique d'ensemble et l'Informatique.

Depuis 2001 à Université de SAVOIE – IUT de Chambéry, département "Services et Réseaux de Communications" –

Conception et création de produits multimédia – Son et Musique dans les produits Multimédia.

Intervenant stage " Musique et Informatique" à l'IUFM Chambéry et Lyon.

Département Jazz de l'École de Musique de St Priest (69).

AIMRA (école de Jazz – Lyon).

Musiques actuelles dans le cadre des stages MAFFPEN sur projet ADOSTROPHE (éducation nationale).

Création - Concerts – Tournées

Soliste invité de l'Orchestre National de Jazz de Franck TORTILLER.

Dezoxydant, Aminata Fall, BGB, Lionel Daméi, United colors of Robert Bank, Electro Prose, Electro Facto.

En Europe (un peu partout), aux Etats Unis, en Amérique centrale, en Inde, en Afrique de l'ouest...